

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée. « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ? ! Zut ! » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Ozanne referme l'ordinateur portable, mécontente de son paragraphe, fait le tour du salon, jette un œil à la cuisine où le thé infuse,

- bien pâlot tout ça ! Le thé blanc c'est bien mais,

saisit un pan de rideau. Le ronron du camion fait vibrer la vitre, le vent fin émulsionne la pluie sous les réverbères, les deux éboueurs accoudés à la poubelle jaune lisent debout ; le couvercle à la renverse se vide près de leurs bottes.

- Bien pâlot tout ça, reprenons.

Eveillée depuis cinq bonnes minutes elle essayait de deviner l'heure, tendait l'œil et l'oreille, une voiture rapide laissait son sillage sur la chaussée, il pleuvait. Elle imaginait un à un tous les gestes à venir, la couverture rejetée, les pas dans l'escalier, la bouilloire dans la cuisine, la lunette de plastique à déplacer sur la page du calendrier, ah oui, vendredi 13 !

- J'ai trop attendu, le thé est tiède, blanc et tiède. *Laisait son sillage*, l'euphonie est bonne mais quelque chose ne va pas. *Lissait son sillage* serait mieux.

Ils sont toujours là, le plus grand, brun solide, dessiné, c'est le chauffeur descendu. Devant le museau patient du camion un essaim de pluie s'enroule sur lui-même, insiste un peu, s'envole. Les deux hommes relèvent les yeux de leur lecture et regardent la fenêtre et Ozanne qui manque de lâcher le bol en relâchant le rideau. Les gouttes de pluie sur le carreau font des petites loupes sur le visage de l'un soudain proche, la main de l'autre, l'embrun qui fume, la roue crantée du camion, le couvercle déhanché de la poubelle, le livre, la page, l'œil reflété d'Ozanne, la fuite vers l'intérieur.

Elle s'assied de nouveau à son clavier, se lève encore, prépare un second thé, revient, réveille d'une pichenette l'écran endormi, se penche sans lunettes pour lire les premières phrases, continue du bout des doigts, ou plutôt reprend au début :

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée. « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle, comme chaque matin, et comme chaque matin elle se répondit avec la voix de Winnie l'Ourson :

- *Nous sommes aujourd'hui*

- *tant mieux, c'est le jour que je préfère.*

En réalité elle avait mal dormi, des calculs compliqués lui encombraient la tête à cause de ce vendredi : combien y a-t-il de vendredi 13 dans une année ? Un seul le plus souvent, parfois deux, rarement trois. La veille elle avait appelé Martin qui savait toujours tout :

- *Il y a trois vendredi 13 dans une année bissextile quand le 1^{er} de l'an est un dimanche, trois vendredi 13 dans une année non bissextile quand ...*
- *Oh merci, Martin, c'est bon d'entendre ta voix, j'ai loué une maison bleue à Morgat.*
- *Ah oui c'est loin !*
- *Mais ta voix est si proche ! Ici je robinsonne en perdant la notion des jours.*
- *Et tu attends un compagnon sur ton île. Pourquoi ces questions de vendredi ?*
- *Oh comme ça.*
- *Tu es superstitieuse, c'est ça ?*

Elle écrit vite, les idées naissent et s'éloignent l'une de l'autre à grande vitesse, elle a peur de les perdre. Le second thé est complètement froid, le camion est parti, quelqu'un a posé un livre détrempé sur le rebord de la fenêtre.

- *Mais non Martin tu le sais bien (elle disait ça juste pour le plaisir de prononcer « Martin », et à ce nom son corps entier se réajustait).*

Au vrai elle n'aimait pas les vendredi 13 qui lui réservaient toujours des surprises, mais des surprises trop petites. Elle imagine que l'année des trois vendredis 13 ce sera différent, son destin basculera enfin, sa vie rêvée rejoindra sa vie réelle.

- *Tu me connais Martin, il ne m'arrive jamais rien.*

Mais Martin n'entend pas, la communication est coupée. Elle refait le numéro, ça sonne « occupé ». Il essaie de me rappeler. Les deux sont occupés à appeler l'autre. Attendre alors, mais lui aussi attend, nous voilà tous les deux dans le vide.

- *Oui, on a été coupés, tu disais ?*

De nouveau la communication se rompt. C'est mort maintenant, on ne réchauffe pas une émotion, elle laisse tomber, Martin aussi.

Elle peine à ouvrir la fenêtre qui cède brutalement, se heurte le front, saisit la réponse de Mostaganeh, congédie la bourrasque d'un tour d'espagnolette. Le chauffeur au poil noir, si délié dans son vêtement de travail fluo, si beau en oblique quand il s'appuie, musculeux quand il descend du volant, elle l'appelle Mostaganeh, un Iranien croit-elle et Mostaganeh ça fait iranien. L'autre c'est un homme d'ici, la tête carrée, le cheveu ras, le corps agile. Les

pages du livre boursoufflé sont collées, c'est un tome du Journal de Julien Green, L'œil de l'ouragan. La poubelle en oblique est seule sur le trottoir, une roue dans le caniveau.

Entre elle et Mostaganeh - ou l'autre - ce jeu de livres. Elle en dépose plusieurs au-dessus du container, lui – eux – en repose(nt) un seul sur la tablette quand elle regarde ailleurs, quand elle reprend son écriture. Son désir dormant l'espionne de l'intérieur. Elle ignore lequel des deux reviendra un soir.

- Pas regarder,

prononce-telle à voix contenue pour s'exorciser quand elle les sent tous deux à l'arrière du camion, faisant semblant de lire sans doute, guettant les mouvements du rideau, la guettant qui les guette. Elle les évite du regard tant ils l'attirent, luisants sous la pluie fine, se fixe sur le rouleau broyeur qui frôle leurs manches, les imagine déjà happés, horreur, se retient de crier :

- Attention,

secoue sa rêvasserie, diffère le moment de reprendre le travail, cherche sur internet une liste de prénoms persans masculins, en essaie plusieurs – Kambiz, Eskandar, Faramarz, Zurvan, Saniu'd - s'aperçoit que Mostaganeh n'est pas dans la liste. Pour enclencher une nouvelle elle a besoin d'une image, d'un nom propre, d'un titre, d'une première phrase qu'elle efface ensuite pour tester la teneur du texte, comme on gomme les questions du journaliste pour laisser la parole continue à l'interviewé.

Elle avait loué sur l'île cette petite maison entourée d'eau, son monastère ultramarin. Elle brûlait d'écrire, brûlait-elle d'écrire ? Dix fois pas jour elle composait le numéro de Marc, un numéro à dix chiffres. Elle raccrochait au sixième, parfois elle allait plus loin, se préparait à sa voix, la voix amoureuse de Marc amoureux de S. dont le trop plein se déversait sur elle.

Dans leurs discussions codées le nouvel amour de Marc c'est le sujet A, son ricochet sur leur amitié c'est le B. Elle lui demande souvent, la voix dans la voix :

- Là on parle de A ou de B ?

- T'en penses quoi ?

- A toi de dire Marc,

- c'est le B-A BA non ?

Marc au bout des dix chiffres :

- Allo, Ozanne ? salut Ozanne.

A-t-il si facilement reconnu son numéro ? L'a-t-il enregistré en écrivant Ozanne ? Elle pense à ses doigts fins sur le clavier miniature.

- Donne moi une phrase Marc, quelque chose pour commencer.

Et après un silence respiré dans l'oreille :

- Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée. « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ? ! Zut ! » Elle n'aimait pas ...

De nouveau du noir dans l'écouteur, communication coupée, le réseau sur l'île est aléatoire. Elle ne rappelle pas, prépare une page word en Times New Roman 12, interligne 1,5.

Huit jours déjà depuis ce coup de fil interrompu, *interruptus* pense-t-elle en pensant à autre chose qui lui met le chaud aux joues, et depuis huit jours son texte couve en cherchant l'issue - le titre -, et depuis huit jours elle mêle désir et désir en observant Tangi et Mostaganeh – elle a enfin fixé un nom pour l'autre, Tangi, qu'elle prononce Tanguy.

- Où en étais-je ?

Mais elle hésite en énumérant tout ce qu'elle s'était promis de faire aujourd'hui : le tour de l'île, aller sur le quai à l'arrivée du ferry, réserver un pain chez Soizic, appeler la propriétaire pour prolonger la location d'une quinzaine au moins ... Elle ne fera rien de tout cela si elle plonge maintenant dans l'écriture de sa nouvelle, car au bout de quelques lignes, quand ça marche, elle écrit sous autohypnose. Une sorte d'urgence repousse de quart d'heure en quart d'heure le moment de manger, d'aller aux toilettes, de rompre le fil si fin si tendu ... C'est ce qui va se passer aujourd'hui, elle le sent, et pour se donner le change saisit son cahier où sur deux colonnes parallèles elle écrit à gauche les choses à faire et à droite les choses à ne pas faire.

9h tour de l'île, 10h le ferry (ne pas oublier les jumelles pour les dauphins), 10h30 chez Soizic pour le pain, 10h45 appeler madame Lavanant.

Et manque d'ajouter en imitant Alexandre Vialatte dans Les Fruits du Congo :

Apprendre l'italien,

et encouragée par cette audace :

Téléphoner à Marc.

L'écran est à la bonne page, elle relit les dernières phrases tout en pensant à Marc qui n'appelle jamais le premier, qui se confond un peu avec ce Martin, efface la fin de son texte et réécrit en pensant faire du neuf :

De nouveau la communication se rompt, c'est mort maintenant, on ne peut pas réchauffer une émotion, elle laisse tomber, mais après cinq minutes Martin rappelle :

- Allô Soizic,

ou Sophie, ou Anna, ou même Ozanne ...

(elle n'a pas choisi encore de prénom pour cette femme isolée qui se lève en se demandant quel jour on est, qui a peur des surprises du vendredi 13, qui n'aime pas les surprises et qui s'ennuie). Cette manie qu'elle a de nommer les gens.

Elle ne l'a pas décrite non plus : son âge, son aspect physique, pourquoi elle a loué quelque chose à la mer, et qui est ce Martin qu'elle appelle au moindre prétexte.

- Ozanne,

s'appelle-t-elle en se dirigeant vers le miroir pour se détailler et se demander encore une fois ce qu'elle fait ici.

Elle pourrait l'appeler Anonyme, elle a vu ce prénom sur une tombe au cimetière de Saint-Nic. Y aurait-il un saint ou une sainte Anonyme ?

- la plupart le sont,

songe-t-elle en regardant L'œil de l'ouragan qui la regarde, gonflé, puis le calendrier des Postes et plus loin le calendrier journalier auquel on arrache une page chaque matin,

- j'ai au moins une dizaine de jours de retard,

se lève avec la vague intention d'enlever un à un les jours oubliés.

- Au fait quel jour sommes-nous ? Vendredi 13 mai ! Zut, j'avais oublié. 45 ans aujourd'hui. C'est la première fois que mon anniversaire tombe un vendredi 13.

Mais une idée lui vient,

- *Allô Soizic, j'ai découvert un truc à ton propos que tu ne sais même pas !*

- *Ah bon, dis voir*

- *Le 13 mai 1977, tu sais quoi ?*

- *Mais oui c'est le jour que je suis née,*

- *C'était un vendredi.*

Elle n'aimait pas les vendredis, à cause de ce « vendre ». Pour chaque jour de la semaine elle avait son étymologie personnelle découverte à l'enfance. Lundi, l'un, premier jour (elle fut déconcertée plus tard quand on lui prouva par a+b que le premier jour de la semaine c'est le dimanche). Mardi, j'en ai déjà marre (de l'école). Mercredi, mercre un euphémisme pour un mot en cinq lettres qu'on ne saurait prononcer mais qui dit bien ce qu'il veut dire car le mercredi on en a marre de marre (de l'école). Jeudi, le jour du jeu (à l'époque on jouait le jeudi, il n'y avait pas école). Vendredi jour de la foire au village, d'où ce "vendre" qui sonne grossier. Samedi, ça me dit, dimanche, le jour des manches (on s'habille pour la messe).

L'envie lui prend soudain de tout effacer, cette nouvelle n'est pas une nouvelle, c'est plutôt un journal, elle ne parle que d'elle au fond.

Quelque chose claque à l'étage, elle y va, le *Velux* oscille sous le vent, c'est curieux,
- pas souvenir de l'avoir ouvert.

D'un saut bref elle attrape la poignée, la vitre en rotation balaye l'espace du ciel au sol, emportant avec elle une silhouette vive et fuyante, aperçue disparue. En redescendant elle croise un courant d'air froid, la fenêtre est battante, des papiers entre deux airs volent à la façon des tapis des Mille et une nuits, avec pour seul motif un gros chiffre noir. Le livre ondulé est sur le dos, ouvert à l'envers. Elle se penche pour ramasser les feuilles volantes, ce sont les éphémérides, retourne le livre – elle ne peut souffrir un livre maltraité - entrevoit sur la page offerte un passage surligné de jaune. Sur le mur en face le calendrier pend de travers avec le 13 du jour en rouge. Sur la table le journal de Julien Green, sans date :

L'autre nuit une jeune fille a été poignardée à Central Park, peut-être par un fou. Elle avait sur elle le manuscrit d'un journal qu'elle tenait régulièrement. La dernière page de ce journal portait ces mots : « Il ne m'arrive jamais rien ».

Elle ne lit pas plus loin : on sonne à la porte.

